

La République au cœur de la victoire

En fêtant la victoire des Bleus, les Français célèbrent les promesses de la République : le succès, indépendamment des origines, par le travail, la fraternité et la solidarité, estime l'avocat et écrivain François Sureau

Par FRANÇOIS SUREAU

A l'occasion de la victoire de l'équipe de France de football, ce sont des vertus anciennes qui reviennent au jour. La première est celle d'une communion, pour une fois légère, comme une ivresse bienfaisante, de tous avec tous. Elle oppose, surtout, à la politique une sorte de résistance qui prévient contre toute récupération. C'est la simple vertu d'un peuple assez vieux, assez sage pour tenir enfin la politique à sa place. L'illusion n'a pas déferlé sur cette victoire, y compris l'illusion « black-blanc-beur » de 1998.

Mais d'un autre côté, cette victoire présente une étonnante similitude avec une victoire politique récente. S'il continue d'inspirer les vertus, et parfois les chansons, l'ancien monde a été mis en échec dans l'organisation, dans la tactique. La Mannschaft invincible a disparu comme le Parti socialiste, les Anglais, comme de simples Républicains. Un jeu nouveau est apparu, fluide, mélangeant l'attaque et la défense, un jeu de solidarité où l'on peut comme Giroud devenir un héros sans jamais marquer, un jeu taoïste où la possession du ballon et la domination de l'espace ne comptent pas, mais seulement la fulgurance finale, utile, décisive, celle des buts de Mbappé et de Pogba.

La seconde vertu est celle du courage. L'une des chansons les plus chantées hier parlait de Pavard, sorti « de nulle part », armé d'une « frappe de bâtard ». On se tromperait en y lisant simplement la description d'une origine modeste. Ce sont les mots qu'emploie Chrétien de Troyes pour décrire Perceval, ou Lancelot qui découvre son nom en soulevant la dalle d'une tombe que nul n'a soulevée avant lui. L'ombre de notre plus ancienne légende couvre cette coupe du monde de football, avec ce roi Arthur changé en Merlin et qui porte le nom de Deschamps, comme pour signifier la sortie du monde

**LES FRANÇAIS
NE CESSENT DE PARLER
DE LEURS PRÉCIEUSES
« ORIGINES »,
ALORS QUE NOS
JOUEURS SEMBLENT
PLUTÔT INTÉRESSÉS
PAR LEUR DESTINATION**

obscur des forêts, avec le nombre fixe des joueurs, et cette coupe qui paraît reculer à mesure qu'on avance vers elle, avec la fragilité des protagonistes, que leur talent ne protège pas des fautes, et qui sont à la merci de ces erreurs faites pour les rappeler à l'humilité qui seule permettra la victoire finale, comme Lloris laissant échapper une balle qu'il aurait dû écarter.

La troisième vertu est celle de la solidarité. Il y a là un paradoxe. Les Français célèbrent une équipe jeune dans un pays qui fait peu de place aux jeunes. A Bondy, d'où vient Mbappé, le taux de chômage des moins de 25 ans est supérieur au tiers. Les Français célèbrent une réussite fondée sur le travail et la sélection, alors qu'ils paraissent souvent refuser au moins le premier. Les Français enfin ne cessent de parler, et de plus en plus, des Bretons aux Indigènes de la République, de leurs précieuses « origines », alors que nos joueurs semblent plutôt intéressés par leur destination, sans trop tenir compte du hasard de leur naissance. On peut en conclure que, en célébrant les Bleus, les Français célèbrent les promesses simples et belles de la République : le succès, sans considération des origines, par le travail, la fraternité, la reconnaissance du talent de chacun, l'amour du groupe qui vous porte.

UN POUR TOUS, TOUS POUR UN

On lit parfois que la République ne saurait être aimée par nos contemporains – contrairement à la religion – parce qu'elle est une forme vide, un ensemble de procédures, de garanties, des droits formulés sans devoirs, des mécanismes visant à assurer une représentation imparfaite, un système décourageant de créances sur la société. Mais la République dans son essence est une promesse, et qu'elle ne soit que rarement tenue ne change rien à sa valeur. Les Français se sont attachés aux Bleus parce qu'ils ont vu dans leur victoire la réalisation, partielle sans doute, mais la réalisation incontestable de la promesse républicaine. Cette promesse a peu à voir avec les constructions idéologiques, ou alors il s'agit d'une idéologie hybride.

La victoire des Bleus, c'est la conjonction de l'école de l'intérêt général et de celle de l'initiative privée. Elle n'est ni socialiste ni libérale, ou les deux ensemble. C'est l'achèvement du rêve de Babar, manifesté dans la scène finale de la création de Célesteville, où le « lien social » résulte bien de la disparition de l'Etat, au bénéfice d'un principe irréfragable qu'exalte la dernière banderole, en hommage aux mousquetaires : « Un pour tous, tous pour un. » C'est la conclusion du dernier rêve sartrien, aussi, puisque le monde des Bleus, contraire-

ment à celui des clubs, ne se fonde pas sur l'argent et ne passe pas son temps à faire sa propre propagande.

J'ai regardé le match en compagnie de réfugiés afghans, syriens, irakiens. Ils ne s'y trompaient pas. Ils ne célébraient pas les Bleus seulement par reconnaissance à l'égard d'un pays qui les avait accueillis, mais aussi parce qu'ils voyaient dans ces jeunes hommes la République en acte, celle où l'on peut devenir ce que l'on est, sans être contraint par aucune force extérieure – et c'est bien, au fond, ce qu'ils étaient venus chercher. Et ils s'émerveillaient aussi de la puissance de cette promesse, qui tout d'un coup, dans la victoire, paraissait réduire à néant les réquisitions de « ces forces de l'ordre », de la société cruelle et immobile, dont ils avaient souffert chez eux.

La quatrième vertu c'est la modestie, qui s'incarne dans la figure de Deschamps. Deschamps représente l'anti-politicien, dans la mesure même où il est pur à la fois de tout narcissisme et de toute mythomanie. Ses premières déclarations après la victoire étaient remarquables. Oui, il avait renouvelé l'exploit de Zagallo et celui de Beckenbauer, mais sans avoir été un aussi bon joueur qu'eux. Non, il ne s'agissait de rien d'autre que du jeu de football. Oui, cet exploit était celui des joueurs, qui étaient des gens très bien, et il fallait prendre garde à ne pas « sacraliser » cette affaire.

Rien n'est plus précieux pour un homme de mon âge que d'admirer ses cadets. Ce peut être cette avocate partie pour la Syrie s'occuper des enfants, cet agent du service action que personne ne connaît, ce militant qui se fait élire pour en finir avec l'injustice du monde tel qu'il va. Il voudrait pour parler d'eux retrouver les mots de Joseph Kessel, purs de toute morale, de toute sentimentalité. Mais cette victoire parle pour eux, pour tous ceux qu'on ne connaîtra pas. La jeunesse ne vaut sûrement pas pour elle-même, mais pour ce que paradoxalement elle parvient à nous transmettre. Et c'est ainsi que, en descendant par centaines de milliers dans la rue pour fêter leur équipe, les Français ont à la fois célébré l'avènement d'un monde nouveau et la valeur pérenne de leurs vertus.

Et c'est ainsi que la victoire des Bleus nous ramène à notre héritage. On se souvient de la célèbre formule de Marc Bloch sur le sacre de Reims et la Fête de la Fédération. C'est ici le sacre du peuple, qui se voit donner un trône à la mesure de ses vertus. Et c'est aussi la fête d'une France enfin réunie, qui tient seule et sans le secours de ses maîtres les simples promesses de la Déclaration. C'est le temps où les Français peuvent s'aimer, un temps dont ils conserveront le souvenir. ■

François Sureau est avocat aux conseils et écrivain. Il est notamment l'auteur de « Pour la liberté » (Tallandier, 2017)